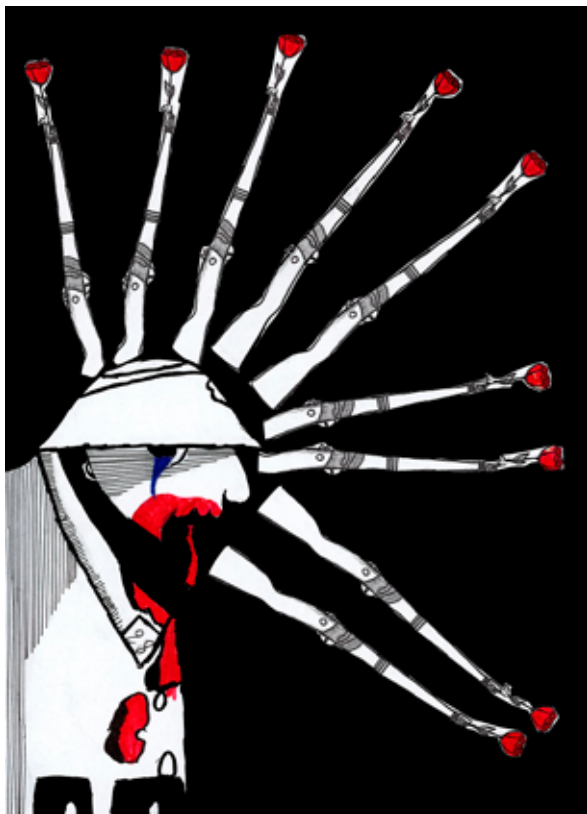


14-18

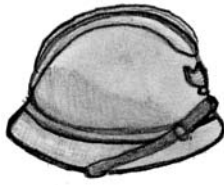
Une guerre, différentes vies

Classes de 3°C et 3°F



Collège Lo Trentanel 2014-2015





Florilège de poilus

Pendant quelques mois, les élèves de deux classes de troisième se sont prêtés à un exercice littéraire périlleux : ils sont devenus des soldats ou des proches de soldats de la guerre 14-18.

Ils livrent ici, sous forme de journaux intimes, de lettres, de fragments de vie, de carnets de guerre illustrés, le quotidien, les souffrances et les espoirs de ces femmes, ces hommes et ces enfants qu'ils ont fait vivre.

Inspirés de la vie des poilus de Gignac et des environs, ces récits et ces illustrations rendent hommage à tous ceux qui ont été pris dans l'horreur de l'horreur de la guerre...sous les pluies d'obus.

Popcube, artiste-auteur
Isabelle Włodarczyk, auteur

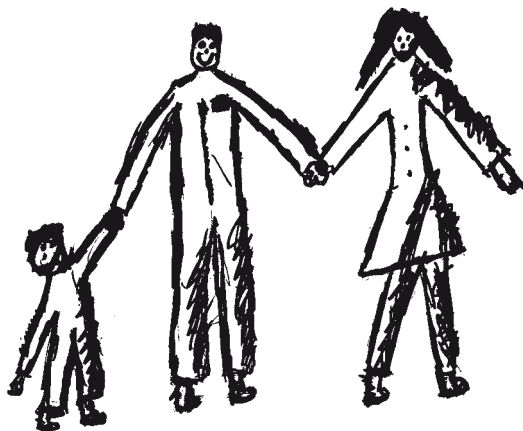
Remerciements

Merci aux enseignants, Sonia Voisin, Elsa Permingeat, Gérard Sèbe, François Gaillard, pour leur implication, leur enthousiasme et leur disponibilité, merci à François Colombier, Président du Souvenir Français de l'Hérault, pour les renseignements qu'ils nous ont fournis et son aide, merci à la direction du Collège Lo Trentanel pour avoir mis à disposition ses locaux, et avoir autorisé et soutenu ce projet, au Conseil Général de l'Hérault qui a rendu cet atelier possible, et à tous les témoignages que nos Poilus nous ont laissés.



I

LE TOCSIN



ANDRÉ, UN TOUT JEUNE SOLDAT

C'est la mobilisation. Je me suis engagé ce matin. Je suis prêt à partir au front. Je pense très fort à tous mes proches. Je serai bientôt de retour. D'après la rumeur, les canons allemands ne marchent pas et leurs balles sont inoffensives. Ils disent que la guerre n'est que l'affaire d'un ou deux mois et que nous materons les Allemands aussi facilement qu'on écrase une fourmi avec un godillot. Nous en viendrons rapidement à bout ! Vive la France !

JEAN, FUTUR PAPA

Demain, on part à Montpellier, c'est là que se trouve la caserne. Pour le moment, je fais mon sac. J'y mets des photos, des feuilles et mon crayon de bois. Je mange un dernier bon repas et j'y vais. Lorsque le train démarre, je vois ma mère, Mathilde et mon petit frère sur le quai...ça y est ! Je ne sais pas si je les reverrai un jour. Avant de partir, elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. À qui ressemblera-t-il cet enfant ? À moi ou à Mathilde ? Quel sera son nom ? Fille ou garçon ? J'espère juste que Mathilde lui dira qui était son papa.

PARTIR À CONTRECŒUR

La guerre a commencé. Nous devons nous engager dans le combat, même si je pense que ce sera une tuerie de masse. Je pars pour Verdun. Je ne veux pas combattre. Je ne veux pas mourir. Il me reste tout à vivre.

ULRICH, SOLDAT ALLEMAND

Je voulais me cacher ou fuir. J'ai passé beaucoup de temps à en débattre avec ma mère. Mais j'étais obligé d'y aller à la guerre...On nous a emmenés dans des camions. Comme nous étions très serrés, il faisait très chaud. Les chefs de guerre nous ont assignés à un peloton d'assaut, comme ils disent. Je suis avec Mathias et Heinrich, et plein d'autres, dont je ne connais pas le nom.

UNE MÈRE ALLEMANDE, INQUIÈTE

Ça y est le moment que je redoutais le plus vient d'arriver. Mon fils Ulrich a pris la route pour la France. J'ai peur, peur de le perdre, peur qu'il ne soit plus là, à mon réveil. J'aurais dû le retenir...Il n'est parti que depuis deux heures, mais je ne peux rien faire d'autre que de rester prostrée à pleurer dans mon lit.

ANDRÉ, TROP JEUNE POUR PARTIR

Ça y est ! Ce que je craignais le plus est arrivé. C'est la guerre, la guerre contre les Allemands. Mais le pire, c'est que Richard, mon meilleur ami va y aller sans moi, je suis trop jeune. Je ne sais pas ce qui m'inquiète le plus : que Richard parte sans moi, - je ne pourrai pas l'empêcher de commettre des imprudences -, ou alors qu'il parte tout court...

PAUL ET LA PATRIE

Ce soir, nous partons. La France a besoin de moi, la France a besoin d'aide. Je refuse d'infliger cette souffrance à ma mère...mais je n'ai pas le choix. Je dois partir. Nous y sommes, c'est le moment de se dire au revoir, peut-être que ce seront des adieux....

MARTIN, TOUT JEUNE MARIÉ

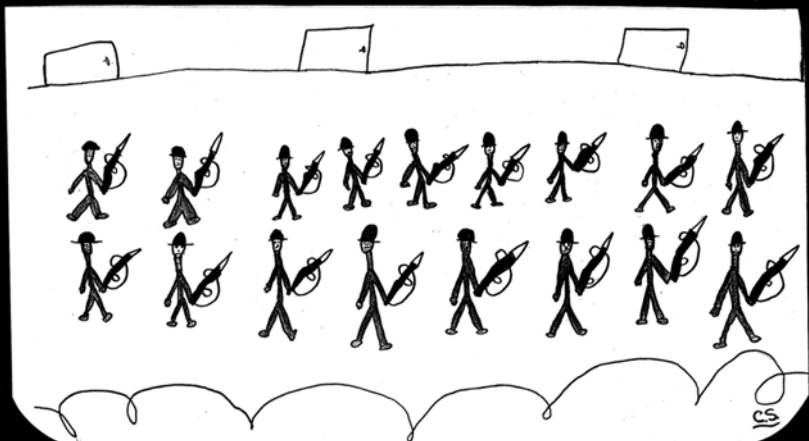
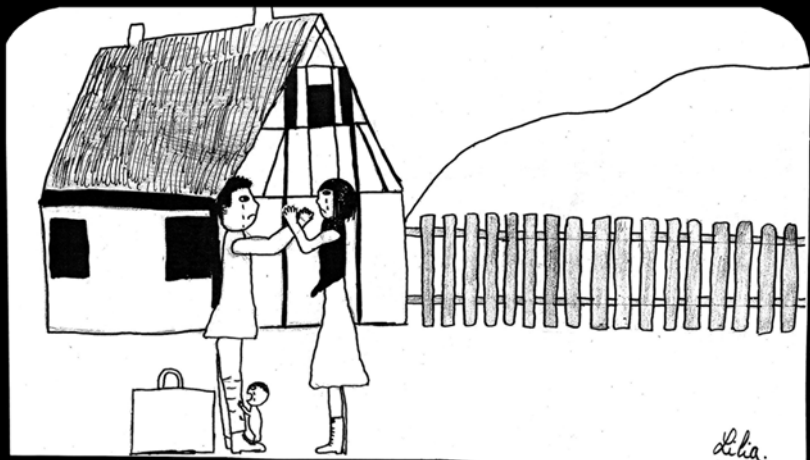
Sur une estrade, le maire lit à haute voix une affiche. Tous les hommes de plus de seize ans doivent obligatoirement se rendre au quartier militaire le plus proche. La panique me prend, je ne sais absolument pas comment je vais annoncer cela à ma petite Sylvanie chérie. Je viens juste de l'épouser et je lui ai dit oui pour toute la vie. Je cours dans les escaliers et, arrivé dans ma chambre, je la prends dans mes bras...Je lui dis que c'est pour la patrie. Que je reviendrai sain et sauf...Dans mon sac, je prends quelques provisions. Je crois qu'à la caserne, ils nous donneront tout ce dont on a besoin. Je promets à Sylvanie de lui écrire tous les jours. Mes larmes coulent quand je lui fais mes adieux.

MON SEUL FILS, MARTIN

Aujourd'hui, 1er août 1914, à Gignac, la mobilisation pour la guerre a été annoncée dans tous les villages de France.

Mon fils aîné a 18 ans, il vient tout juste de se marier.

Mon seul fils va partir à la guerre. Mon père aussi a fait la guerre, une autre, voilà quelques décennies....il n'est jamais revenu.



EVE, UNE JEUNE AMOUREUSE

1er août 1914

Je ne pensais pas qu'elle arriverait maintenant cette horreur. Horreur ? Je dirais la descente en enfer. Je la qualifie ainsi, car elle est plus que désastreuse : elle est mortelle. La guerre. À l'aube, des soldats sont partis la rejoindre. Ils étaient nombreux à y aller. Des boulangers, des ramoneurs et plein d'autres hommes. Tous sont partis. J'en suis encore chamboulée. Richard était parmi eux. Je l'aime depuis toujours. Ce matin, juste avant qu'il ne parte, je lui ai donné un mouchoir en tissu que j'ai cousu pendant la nuit. J'y ai brodé mes initiales pour ne pas qu'il m'oublie. J'ai peur qu'il ne revienne pas.

UN JEUNE SOLDAT DE QUINZE ANS

Je m'appelle Ferdinand Flex. Je suis le plus jeune à partir de Gignac. Je n'ai que quinze ans, mais j'ai menti sur mon âge. C'est mon devoir et ma fierté de protéger mon pays. Il n'y a rien qui me retient vraiment, même si je m'en veux d'abandonner ma sœur Jeanne et mon meilleur ami. Déjà qu'on était orphelins, elle et moi.

JEANNE, LA SŒUR DE FERDINAND

Je m'appelle Jeanne, j'ai 12 ans. Mon grand frère vient de partir au front. Je n'ai pas connu mes parents...J'ai peur de voir mourir mon frère durant la guerre, car il est jeune et insouciant...Il n'a pas toujours conscience du danger qu'il court...

DEMAIN, JE PARS À LA GUERRE.

Je ne reverrai peut-être jamais ma mère, mes amis, ma famille...Je sais à peine me servir d'un fusil.

Se battre, encore

Je viens tout juste de terminer mon service militaire. J'étais heureux à l'idée de retrouver ma famille, mais le malheur continue. L'enfer de la guerre commence...

La peur de mourir

Je travaille à la mine. Mais J'ai quitté mon travail aujourd'hui : je suis censé partir à la guerre pour défendre mon pays. J'ai peur de mourir, mais je dois y aller. Ce matin, je pars très tôt. Je fuge pour éviter d'aller combattre, j'ai trop peur ...

Heureux de partir au front

Aujourd'hui à la mairie, il y avait une affiche de placardée sur le mur. Comme quoi toute personne qui a l'âge de se battre doit se présenter là. J'y suis allé et je suis dans le train avec des gens qui ne se ressemblent pas. Je suis assis à côté de Jean. Il habite un village juste à côté du mien. Devant moi, il y a deux adultes, David, et

l'autre, Pierre. Je vais dormir, sinon le voyage sera trop long. Quand je me réveille, on arrive. On nous distribue un costume de guerre. Ça me fait drôle.

NE PAS PARTIR ?

2 août 1914

Ce matin, mon journal, tu auras sûrement honte de moi. Le tocsin a retenti. Ma mère m'a réveillé et m'a serré très fort contre elle. Dans la foulée, mon père est venu me voir pour m'annoncer que je n'avais que deux choix : rester caché chez mon professeur ou bien partir à la guerre. Une partie de moi souhaitait aller vaincre cet enfer, mais la tentation de revoir Eve était plus grande.

Je vis replié chez mon professeur. Dans une petite pièce. Je m'ennuie beaucoup. Je pense à tous ces hommes qui partent défendre leur patrie alors que moi je reste, égoïste, lâche et honteux.

Je me demande si c'est bien de ne pas participer à cette putain de guerre, après tout, je ne vau pas plus qu'un autre.

C'est décidé, après avoir revu Eve, je pars...

UN ENFANT QUI PART À LA GUERRE

— Maman, pourquoi je ne peux pas y aller ?

— Sur le front ? Parce que tu es trop jeune. Tu partiras quand tu seras plus grand !

Putain, j'irai quand même !

Je prépare mon sac. Je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie, je veux aller défendre mon pays, c'est mon rêve depuis tout petit. Je vais faire un bisou à ma mère, je ne lui ai toujours rien dit. J'ai caché mon sac dans la chambre de mon frère.

Je me dissimule dans le train. Je vois ma mère pleurer le départ de mon frère.



La gare



Tu
vas
me
manquer.

Au revoir ou Adieu

... †

LA MÈRE DE RAYMOND, JEUNE DÉSERTEUR

Mon aîné s'est enfui ce matin à la première heure. Il m'a confié la veille sa peur de partir au combat. Je l'ai aidé.

C'est vrai ! Je n'aurais sans doute pas dû l'encourager à prendre la fuite mais comprenez-moi voir la chair de ma chair sacrifiée....

MATHILDE RESTE À L'ARRIÈRE

Le 1er août 1914, ce jour-là, une terrible nouvelle. Jean - que j'aime tant - m'apprend qu'il va partir au front. Je ne me vois pas vivre ma vie sans lui. Il compte plus que tout au monde pour moi.

LA SOLITUDE D'UNE MÈRE

Mon fils est parti à la guerre. Je suis fier qu'il représente la patrie. J'ai hâte qu'il m'envoie sa première lettre, qu'il me dise que tout va bien. Ça va me manquer de ne plus récolter les céréales avec lui. Il ne portera pas les ballots de paille cette année... Et comment rentrera-t-il à la maison ? A-t-il peur de mourir ?

JEANNE, SEULE À L'ORPHELINAT

Cher frère,

C'est le deuxième jour sans toi, à l'internat, c'est vide. Tu m'as laissé une lettre en partant, je prends le temps de la lire et de la relire calmement. Je suis tellement triste que plus rien ne me fait sourire. Tu me l'as écrit : « Je te promets que je reviendrai ! ». J'essaie de suivre tes conseils !

Mais, bordel ! Reviens, s'il te plaît ! Je t'envoierai toutes ces lettres, si la directrice m'autorise à le faire. Cela fait deux jours et tu me manques tant déjà.

CONFESSION AMOUREUSE

Je suis folle amoureuse de lui. Je ne lui ai jamais dit. Maintenant qu'il doit partir, j'ai pris ma décision, je vais lui avouer, c'est l'homme de ma vie. Peu importe qu'il soit promis à une autre et qu'il parte...



II

Jours de permission



MARTIN RACONTE...

J'ai réussi ! J'ai réussi à esquiver les obus et à me cacher des balles des Allemands ! J'ai réussi à survivre jusqu'à ma permission. Ce matin, très tôt, je prends le train pour Montpellier. Ma permission durera quatre jours.

Arrivé à la gare, je m'attends à voir Sylvanie avec un grand sourire et maman, joyeuse comme jamais, mais il n'y a personne. Du moins, pour moi. Je me fais conduire en voiture.

MARTIN REVIENT

Une petite voiture s'arrête dans la rue. D'autres suivent. Je sens une boule qui me noue le ventre, j'entends la voix de mon fils retentir dans ma tête. J'ai l'espoir que Martin sorte d'une des autos. Une autre approche, mon cœur bat de plus en plus fort. Un jeune homme court vers moi, je le serre dans mes bras...Je ne l'avais même pas reconnu.

SYLVANIE ET MARTIN

J'entends quelqu'un frapper à la porte. Je me précipite. Quand je vois Martin, je fonds en larmes. Je le prends dans mes bras. Je pleure, je pleure, je n'arrive pas à m'arrêter. Quand il a vu notre petit garçon, il a sauté de joie. Nous l'avons appelé Pierre. Il repart au bout de trois jours, mais je me mets en tête que je le reverrai bientôt.

UNE FEMME RETROUVE LES SIENS.

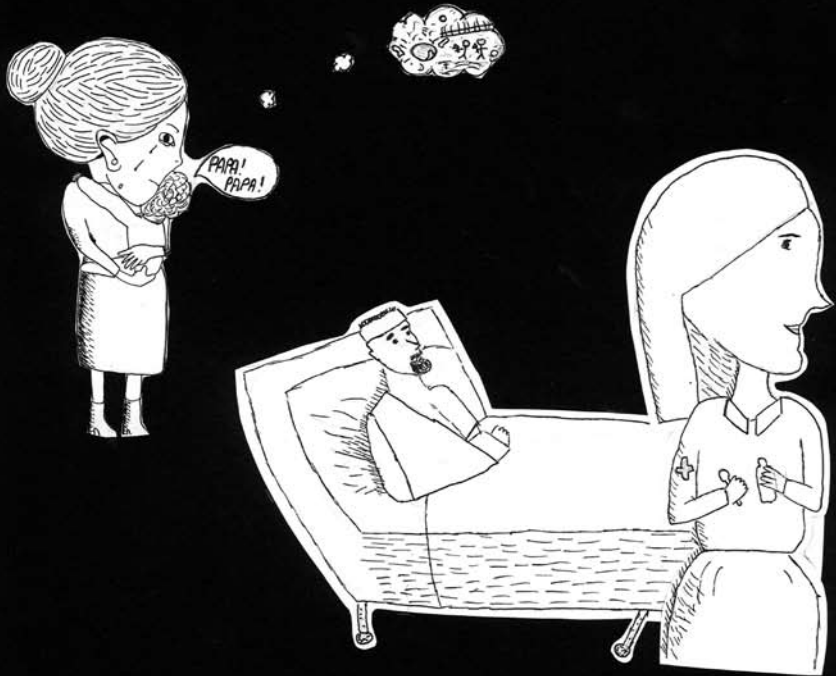
Pour un moment, la guerre s'est arrêtée. Mes hommes sont revenus. Mon grand a changé. Il a été blessé à l'épaule. La nuit, ils rêvent tous les deux de cette pluie de feu en sanglotant.

RÉCIT DE FEMMES SANS ATTACHES

Je n'ai pas de mari, ni d'enfants. Les journées me paraissent bien longues. Depuis que la guerre est déclarée, mes amies pleurent leurs maris partis au front. Demain, ils rentreront en permission.

Cette stupide guerre a même réussi à tuer leurs âmes. C'est dans ces cas-là que je suis contente de n'attendre personne...C'est peut-être égoïste de ma part, mais quand je vois la tristesse des femmes...j'espère ne jamais ressentir cela de ma vie.

DES FEMMES DEPUIS
LA GUERRE DE 14-18



RETOUR INESPÉRÉ

Je me réveille dans le brouillard au milieu de la boue. On me dit que ça fait plus de deux semaines que je suis au front et que j'ai le droit à quatre jours pour aller voir ma famille.

LA MÈRE DE PAUL, HEUREUSE.

Heureuse, tout simplement heureuse de retrouver mon fils !

Il rentre, il est là, après des mois de bataille. Il m'a parlé de la guerre et de ce jeune Allemand qu'il n'a pas réussi à tuer. Je suis si heureuse, si heureuse.

JEAN RENTRE DE PERMISSION

Ma permission s'est terminée. Je suis triste et heureux à la fois. J'ai revu Mathilde, c'est ce que je voulais de toutes mes forces. Je pense tout le temps à elle et je l'imagine encore, comme avant le jour où le tocsin a sonné. Grande, blonde, elle court dans les prés avec sa jupe en fleurs de rose. Je sens son parfum à la violette. Ses cheveux ondulent au vent, comme la crinière d'un cheval... Elle fait claquer ses chaussures sur le chemin caillouteux. Et j'emprunte les sentiers des champs pour la retrouver....Oui, je me souviens !

MATHILDE RETROUVE JEAN

J'ai enfin pu voir Jean. Il a eu une permission pour nous voir. Il est revenu avec son meilleur ami. Ce ne sont plus les mêmes hommes. Ce qu'ils racontent est effroyable et si différent de ce qu'on lit dans les journaux. Il m'a parlé des tranchées, je lui ai parlé de la vie à l'usine.

SA MÈRE RACONTE

Jean est revenu nous voir. Il est resté quatre jours. Il a vraiment changé. Il ne sourit plus. Il n'a plus goût à rien. Il est venu avec Noël, son meilleur ami, lui aussi est étrange. Ils ont des cicatrices. La nuit dernière, j'ai vu Jean pleurer, je n'ai pas osé aller lui parler.

Quand Jean a lu ce qu'ils racontaient dans les journaux, il a piqué une terrible colère. On ment dans ces torchons, on dit que les balles ne tuent pas.

À QUOI BON ?

Je n'arrive pas à savoir si je suis heureux de retourner au front. J'ai passé ma permission tout seul dans une maison détruite à boire des coups et à me lamenter sur ma vie.

Je crois qu'une de mes plaies est en train de s'infecter, mais à quoi bon la soigner ?

UNE INFIRMIÈRE DE RETOUR DE PERMISSION...

Voilà, je suis dans le train en direction de l'enfer. Après quatre jours dans le calme et la paix. Je me suis assise à côté d'un jeune garçon qui s'appelait Ferdinand, comme mon fils. Un petit bout que j'ai abandonné quand il avait trois ans. Ce jeune homme a l'air sain, il a tout juste une petite blessure au poignet. Je lui souhaite de vivre...

SANS RIEN DIRE, EN SECRET

Hier, mon frère était de permission. Il est venu nous voir, moi et maman. Je n'étais pas tout à fait certain que ce soit lui au début. Ses vêtements étaient sales et sa peau souillée. Je n'avais rien à lui dire, ou je ne savais pas quoi dire. Mais je n'ai pas pu le laisser repartir seul. Cette fois, c'est décidé, je pars avec lui. Je le suis en secret.

UNE PERMISSION SANS RETROUVAILLES

Voilà quelques jours que je suis rentré de permission. Je suis resté dans un petit village, tout près d'ici, à quelques kilomètres de Verdun. Les gens étaient incroyablement calmes, à croire qu'ils s'en moquent de tout ce qui se passe sur le front. J'ai bu un verre, puis un autre et encore un autre. Et je suis allé me coucher en pensant déjà au jour où j'y serai de nouveau...

UNE GUEULE CASSÉE

Je suis resté chez moi, pendant trois jours. Tout le village me demande comment c'est là-bas. Je ne trouve pas les mots pour décrire. C'est trop horrible. Je n'arrive pas à dormir. J'ai l'impression d'entendre les balles des fusils qui sifflent. Les cris de désespoir résonnent dans mes oreilles. Et mon visage qui est détruit. Les gens me regardent dans la rue, comme un animal, une bête de foire.

Ferdinand repart... Jeanne ne le comprend plus

Ferdinand est reparti au front. Il a tellement changé. Il n'est plus le même avec moi, il ne se préoccupe plus de moi. Il est si égoïste. J'ai l'impression de ne plus exister.

LES FILLES DE JOIE

Je suis arrivé il y a seulement quelques jours et voilà que je repars déjà. Je ne me sens pas à ma place, ici. Ma femme ne me reconnaît plus. Elle doute de moi, je le sens. J'ai l'épaule cassée, mon frère a une cicatrice sur la joue. Il a perdu de sa superbe. Il passe son temps avec les filles de joie, je le comprends...

CE DOUTE QUI NOUS ASSAILLE...

Voilà neuf mois que nous ne l'avons plus revu. Il rentre aujourd'hui en permission. Nous allons le chercher à la gare. Une sensation bizarre, l'excitation et l'angoisse en même temps. M'aimera-t-il encore ?

LES RETROUVAILLES D'UNE MÈRE ET D'UN FILS...

Mon cher journal, maintenant que je n'ai plus de mari, que mon fils est parti, tu es devenu mon seul ami, mon jardin secret. Je te remercie d'être là, quand ça ne va pas. Pendant que je t'écris, ça frappe à la porte !

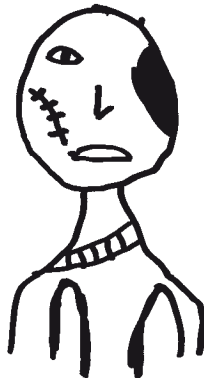
C'est mon fils. Il est là, chez moi, chez lui, chez nous.

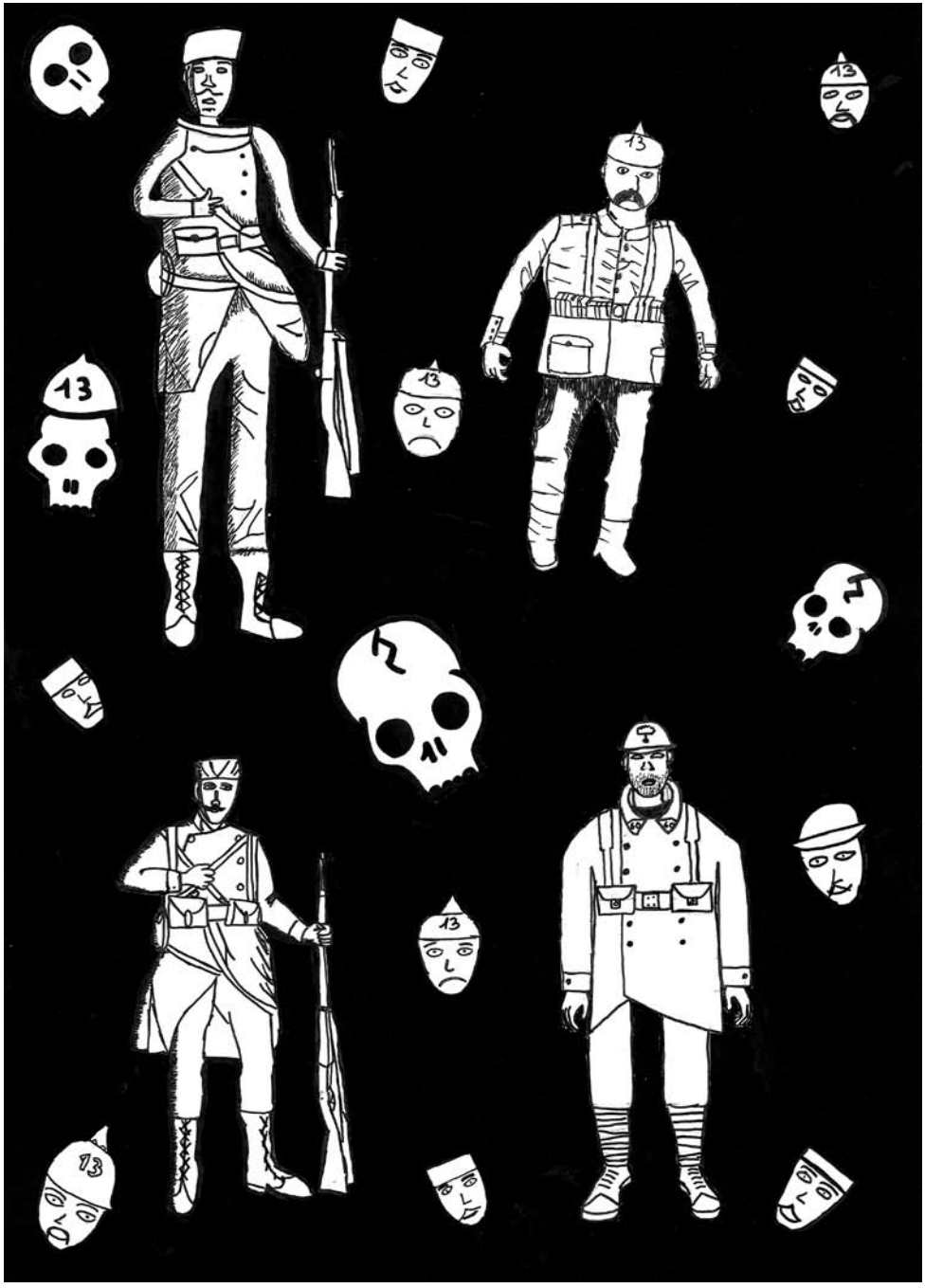
À la maison.

Je ne lui ai pas sauté au cou, je ne l'ai pas serré dans mes bras. Je n'ai pas couru vers lui, mais vers ma chambre. J'ai pleuré. De bonheur de le voir, et de rage devant son corps maigre et son teint, si pâle.

Je ne trouve pas le sommeil. Ses mots me restent dans la tête. « Cette putain de guerre », « J'ai peur de la mort ».

J'ai perdu mon mari à la guerre, je ne veux pas perdre mon fils. Le soir avant d'aller se coucher, il m'a dit pour la première fois qu'il m'aimait.





DANS LE TRAIN À VAPEUR...

Aujourd'hui mon cher journal, je m'échappe des griffes du Satan allemand. J'ai décroché une permission pour revenir chez moi pendant deux jours. J'y vais seul et laisse ce pauvre André à l'arrière. Je prendrai le train en toute hâte.

Plus je m'approche de la porte de sortie, plus le silence devient oppressant. Je monte dans le train à vapeur, noir et minuscule, pour me reposer.

Au moins, là, on ne craint rien.

CES CORPS DÉCHIQUETÉS QUI HANTENT NOS RÊVES...

5 mai 1915

J'étais prêt à repartir sur le champ de bataille. Je tenais mon arme à la main. J'ajustais mon casque et m'apprêtais à me retrouver sur le chemin de la mort. Je sursautai.

Une main s'était posée sur mon épaule. Je me retournai.

Un soldat au visage couvert de bleus et de crottes de sang séché. Il avait une trentaine d'années.

Il tenait une feuille à la main. Il me souriait, autant qu'il pouvait.

— T'es du genre veinard, toi ! C'est ta permission, mon gars.

Je n'avais pas hâte de rentrer, et encore moins pour seulement quatre jours. Le trajet était long et des images horribles défilaient devant mes yeux. J'appuyais mon front sur la vitre de ma cabine tentant de ne pas tomber dans le sommeil. J'avais peur de m'endormir et de rêver d'hommes déchiquetés par les obus.

DANS LA BRUME ET LA PLUIE...

Ce matin, comme tous les dimanches, je vois les gendarmes passer devant la maison. Aujourd'hui, ils s'arrêtent chez ma voisine. J'étais si triste pour elle. Au loin, j'aperçois une voiture dans la brume et la pluie. C'est étrange, à cette heure-là.

La porte s'ouvre. C'est lui.



UN INCONNU...

Je suis dans le train, j'arrive sur Montpellier. Je me demande comment mes enfants sont devenus. J'ai hâte de voir ma femme.

Je cherche dans toute la gare, ma famille n'est pas là. Je prends un taxi.

Je rôde autour de la maison, je regarde par la fenêtre. Ma femme, mes enfants et un homme inconnu.

Je retourne à la gare sans rien dire. Un gradé est là, il sait, j'en suis sûr. Il me demande juste :

— Pourquoi voulez-vous repartir au front ?

EMBRASSER LE BONHEUR QUI M'ÉTAIT DESTINÉ

Il est tôt. Le wagon est silencieux, tout comme il l'était hier quand tout le monde était réveillé. Personne ne sourit, personne ne crie, ni ne hurle sa joie de rentrer à la maison. D'être revenu de là-bas. Une poignée d'heures avec notre famille, parfois plus.

J'ai de la chance, quatre jours à dormir dans le même lit que ma femme, à voir le visage de ma fille.

Je ne l'ai jamais vue ma fille.

Bientôt, je la tiendrai dans mes bras. Je passerai la main dans ses boucles dorées. Je la verrai courir, jouer, tomber...vivre.

Je regrette d'avoir demandé cette permission. Je vais voir à quoi ressemble la vie que j'aurais pu avoir sans cette putain de guerre. Je vais toucher, embrasser le bonheur qui m'était destiné. Puis je vais repartir et me faire exploser par un obus.

LA MAISON DE FERDINAND

J'arrive devant l'orphelinat, c'est ça ma maison.

Je me souviens des jeux qu'on faisait dans la neige, enfants. S'amuser à la balle jusqu'à ne plus pouvoir marcher et Jeanne qui m'encourageait toujours à tenir plus longtemps. Comme le commandant.

À cette seule pensée, les images du front me reviennent.

QUATRE JOURS SANS RISQUER DE CREVER D'UNE BALLE PERDUE...

J'ai enfin droit à une pause de quatre jours. Quatre jours sans entendre les bruits d'obus qui explosent, quatre jours sans cadavres à mes yeux, quatre jours à ne pas me dire que je vais crever d'une balle perdue. Je vais pouvoir regarder mes enfants, et ma femme, leurs visages...

J'approche.

J'arrive. J'ai mal à la tête. Je ne me sens pas bien du tout.

J'ai terriblement envie de vomir.

Ma maison est là, juste devant moi...Je ne sais plus ce que je fais ici, alors, je rebrousse chemin, oui, je pars m'isoler dans les bois.

DU CÔTÉ ALLEMAND...

Je suis content de ma permission. J'ai pu revoir ma mère et ma famille. J'ai parlé de la France à table, on y était jamais allés, avant.

Ulrich

LA PERMISSION EST FINIE

Il est resté quatre jours auprès de nous. J'étais la plus heureuse. Maintenant qu'il repart, je me sens terriblement mal...Je suis encore assise sur mon fauteuil, sa photo à la main. Il est revenu avec quelques égratignures, seulement....et des kilos en moins, pour l'instant.

UNE AUTRE GUEULE CASSÉE

Pendant cette permission, j'ai dormi comme je ne l'avais jamais fait.

J'étais heureux même si les gens me regardaient de travers, à cause de ma gueule cassée. Il y a des moments où je deviens fou.

Je les vois encore quand je dors, les boches.



III

Dans les entrailles de la terre,
Sous la pluie de feu



VIE ORDINAIRE DANS LES PROFONDEURS DE LA TERRE

Je suis dans les tranchées depuis de longs mois. Je vis dans la peur, le doute et la mort.

LE CIEL EXPLOSE ET LA TERRE ÉCLATE AUTOUR DE NOUS.

Il y a des morts mais on ne sait pas vraiment ce qui les tue. Parfois le sol s'ouvre sous leurs pieds.

Émerge le cadavre terrifiant d'un soldat mort seulement la veille ou depuis plus longtemps. Ils sont littéralement engloutis par des mâchoires voraces de gadoue et de terre bouillonnante, instable.

On ne les entend pas crier, car tout hurle alentour.

La Mort avale les hommes et déterre les cadavres.

Une abeille a tué Ferdinand la nuit dernière. Personne ne sait ce qui s'est passé, on s'est endormi la veille et, quand l'aube nous a réveillés, on a vaqué à nos occupations comme à l'accoutumée.

C'est moi qui ai découvert sa dépouille. Je suis repassé trois fois devant lui sans me soucier. Il était blême mais nous l'étions tous. Il était figé, le regard vide, comme nous. Seulement, il était mort et nous ne pouvions pas faire la différence.

C'était mon meilleur ami.

Nous n'avions pas échangé un mot depuis une dizaine de jours, je crois qu'il était devenu fou. Nous sommes des fantômes.

Quand les bombes se mettent à faire trembler le sol, on franchit les barbelés.

Il y a des cendres qui volent, des Boches qui meurent à nos pieds avant même d'avoir tiré avec leurs armes.

Un obus éclate et on est nez-à-nez avec la mort. Je ne cours pas, je ne rampe pas, je survis, j'essaie....Je fais tout cela à la fois.

Je cours quand je ne suis pas en train de tomber et je cours très rarement. Ça siffle, ça bouillonne, ça mange nos pieds, nos genoux, nos visages. C'est l'Apocalypse.

On a l'impression d'être aux portes de l'enfer, puis on est couvert du sang d'un autre...pas parce qu'on l'a tué, non, parce que ça l'a tué pour nous.

On regarde la terre qui exhume ses cadavres, le ciel qui crache ses obus, ses schrapnells et on se demande si on est déjà mort...



SYLVANIE PANSE LES PLAIES...

Hiver 1915

Mon cher Martin, j'écris ce journal à la con en pensant que tu vas un jour le lire. Aujourd'hui, j'ai travaillé, en songeant à toi et à Louis. Si seulement tu voyais notre fille, elle est magnifique, elle grandit chaque jour...elle vient d'avoir sept mois. En elle, je retrouve ton regard. Je passe mes nuits à la regarder en pensant à toi. J'espère tant te revoir un jour, sain et sauf, que tu ne repartes pas à ce combat à mort. Elle engloutit tout sur son passage, la guerre. Je demande aux soldats que je soigne s'ils vous ont croisés. Peut-être que je ne devrais pas avoir l'espoir que vous reveniez. La guerre vient juste de commencer et elle a fait tant de morts. Mais il y a des survivants et je me dis que vous en êtes....

Malgré cela, je reste fidèle à moi-même, tu le sais. Souriante. Il faut bien redonner le sourire à ces malheureux soldats. On est leur dernier espoir. On les aide à s'en sortir ou à mourir dignement. Je trouve ça si beau. C'est pour cela que j'aime tant être infirmière.

Sylvanie, qui t'aime.

CES MURS DE BOUE

Il fait froid dans les tranchées. On attend l'attaque des boches. Les obus fusent. Les ennemis tombent comme des mouches. On fonce, ils tirent. Du sang gicle sur les murs de boue et on s'embroche.

RICHARD DANS LES MORSURES DU FROID ET DE LA GUERRE

Mon cher journal,

Tu le sais bien, l'hiver n'arrête pas la guerre. Mes doigts gèlent et j'ai du mal à continuer à écrire. Mais les lettres d'Eve me réchauffent le cœur et l'esprit. Le climat du nord de notre belle patrie est glacial. Nos manteaux sont froids et humides et nos membres engourdis. L'eau des gourdes est gelée. C'est le vin chaud du paradis de l'arrière qui nous fait tenir. Je lutte contre l'horreur. Mes camarades meurent. Suis-je puni, forcé de rester vivant au milieu de tant de cadavres ? J'ai un vilain rhume. J'utilise le mouchoir d'Eve, faute de mieux. Mes étternuements ne s'entendent pas, car les éclatements des percutants ne cessent...On donne l'assaut, je te laisse.





LA PEUR DE PERDRE UN AMI...

Cher journal,

André m'a rejoint aujourd'hui. J'ai peur pour lui. Et s'il meurt ? Que vais-je faire ? J'en mourrai à mon tour. Il compte trop pour moi, il est comme mon frère. Je pense à Eve qui m'a dit qu'elle était infirmière. Si seulement je pouvais la rejoindre...et pas dans un cercueil. Elle me soignerait de ses mains douces et délicates. André est là lui aussi, je ne dois pas le laisser tomber.

Richard

J'AI SYMPATHISÉ AVEC L'ENNEMI

La nuit dernière, une chose étrange s'est produite dans ma vie. J'ai sympathisé avec un Allemand. J'ai partagé ma bouteille avec lui. On se croit différents et on a les mêmes espoirs, les mêmes rêves.

PUTAIN DE GUERRE !

Putain de boches ! Ils ont tué tous mes camarades : Luc, Georges, Edouard...et ceux dont j'ai oublié le nom déjà. Je les vengerai...mais je suis si usé, presque mort...J'ai faim, j'ai soif, j'ai mal. Cette balle qui me fait hurler de douleur. Putain de guerre ! Putain d'Allemands !

J'ai si peur, si peur...

L'ODEUR FÉTIDE DES CADAVRES

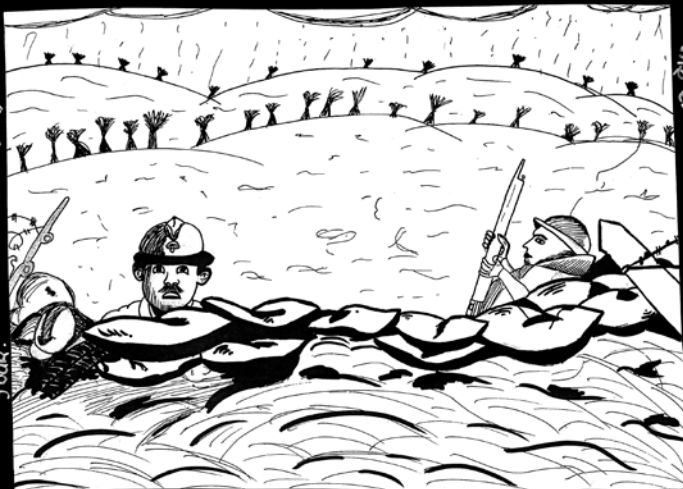
Trois jours que je suis dans les tranchées. Avec mon frère. On prépare les échelles, nos armes et on se gave d'alcool avant l'assaut. Ça sent la mort et l'odeur fétide des cadavres errant dans le no man's land. Les Allemands nous arrosent de balles, une pluie d'obus s'abat sur nous. Soudain, un obus explose tout à côté de moi. Je m'envole, j'atterris dans un trou, c'est un miracle que je sois encore en vie. Sur ma main, du sang coule...Je suis touché.

Je me jette sur le sol et je ne bouge plus.



Putain de guerre !

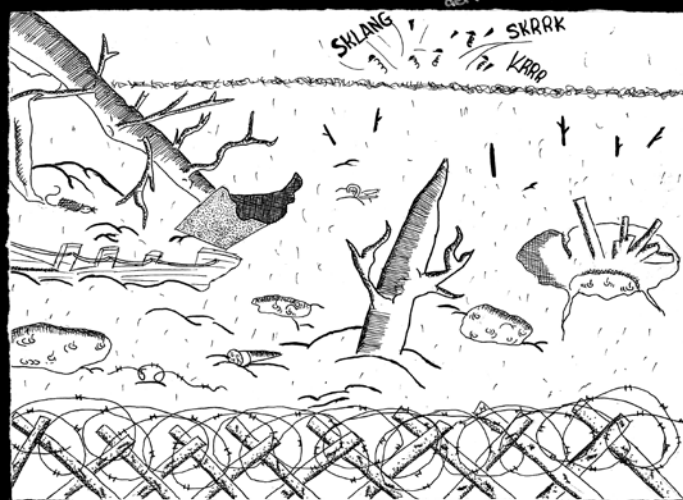
J'ai perdu mon père, mon frère et ma mère dans cette guerre...



Le travail de la guerre est difficile mais je n'ai pas peur avec l'aide de Haman.

Je pense tout le temps à mes parents et à ce que j'ai perdu.

Les hôpitaux se remplissent laissant derrière eux des milliers de morts.



Je me suis vu dans chaque village détruit.

Pour seule compagnie, j'avais les rats et les cadavres de mes camarades.

LES ABEILLES DANS LE CORPS

Chaque jour, c'est plus de cinquante blessés qui arrivent. Certains sont très amochés avec des abeilles dans le corps, des mains arrachées par des frelons destructeurs. Je travaille chaque jour et ne me repose jamais. Parfois, je peux rentrer à la maison voir Papa et ma petite Mathilde gardée par la voisine. Et je me repose toujours la même question dans ma tête : est-il toujours en vie ?

Sylvanie.

LE DERNIER OBUS

Les obus fusent. Les Allemands ont donné l'assaut. On marche sur des cadavres dans le feu de l'action. Un obus m'a projeté en l'air, cette fois, j'ai cru que c'était fini.

LES GERBES DE BOUE

Hiver 1915

C'est horrible, ça siffle tout autour de nous. On est serrés dans la tranchée remplie de boue et de rats. On essaie de se réchauffer en vain. Des gerbes de boue éclaboussent nos têtes. Dans le no man's land, Richard est mort, à mes côtés. J'ai dû le ramener dans la tranchée. Ils ont voulu l'enterrer mais j'ai refusé. Pas entre deux obus, pas comme les autres. Il faut que je le ramène à Eve.

André.

LE SEPTIÈME CIEL

Nous survivons depuis trois jours dans cette tranchée. Nous sommes condamnés à la mort à chaque instant. Nous marchons sur nos amis, père, mère, frère... Je réalise que nous ne rentrerons jamais. Je ne récolterai plus jamais mon blé avec mes enfants.

Les abeilles et les obus hurlent dans mes oreilles. Une balle s'enfonce dans mon bras, je m'étends sur le sol et je cherche des yeux le septième ciel.

LES TRANCHÉES ALLEMANDES

On court, on tombe, on se traîne dans la boue. Je saute dans une tranchée et je vois des Français. L'effet de surprise est à mon avantage, je les tue tous, sauf un. Il est désarmé et je ne peux pas me résoudre à l'abattre.

LE SOLEIL SE LÈVE SUR LES TRANCHÉES.

Nous profitons de la douce chaleur pour tenter d'oublier l'odeur infâme de la mort. Les canons commencent à hurler, dans quelques instants les percutants feront de nouvelles victimes. Je sens le sol se dérober sous mes pieds, j'avance vers le no man's land. Mes oreilles sifflent et j'entends les abeilles passer au-dessus de moi... Une jambe est arrachée à un corps, couverte d'éclats d'obus, c'est la mienne....

PARFOIS, J'EN FAIS DES MALAISES

Cela fait six mois maintenant que je suis à l'hôpital de campagne. Chaque jour, je me bats pour faire vivre des centaines d'hommes blessés, au bord de la mort. Je ne dors presque plus, je n'en ai plus le temps. Je vis chaque jour au milieu de corps déchiquetés, je dois des hommes avec des bras ou des jambes manquantes, leurs tripes sortent parfois de leurs ventres. Parfois, j'en fais des malaises. Voir des soldats repartir avec une seule moitié de visage. Ici, nous sommes seulement deux médecins et trois infirmières, les moyens pour soigner les combattants sont très faibles. Pas un jour de répit. Je n'en peux plus. Je sais que cette guerre est loin d'être finie.

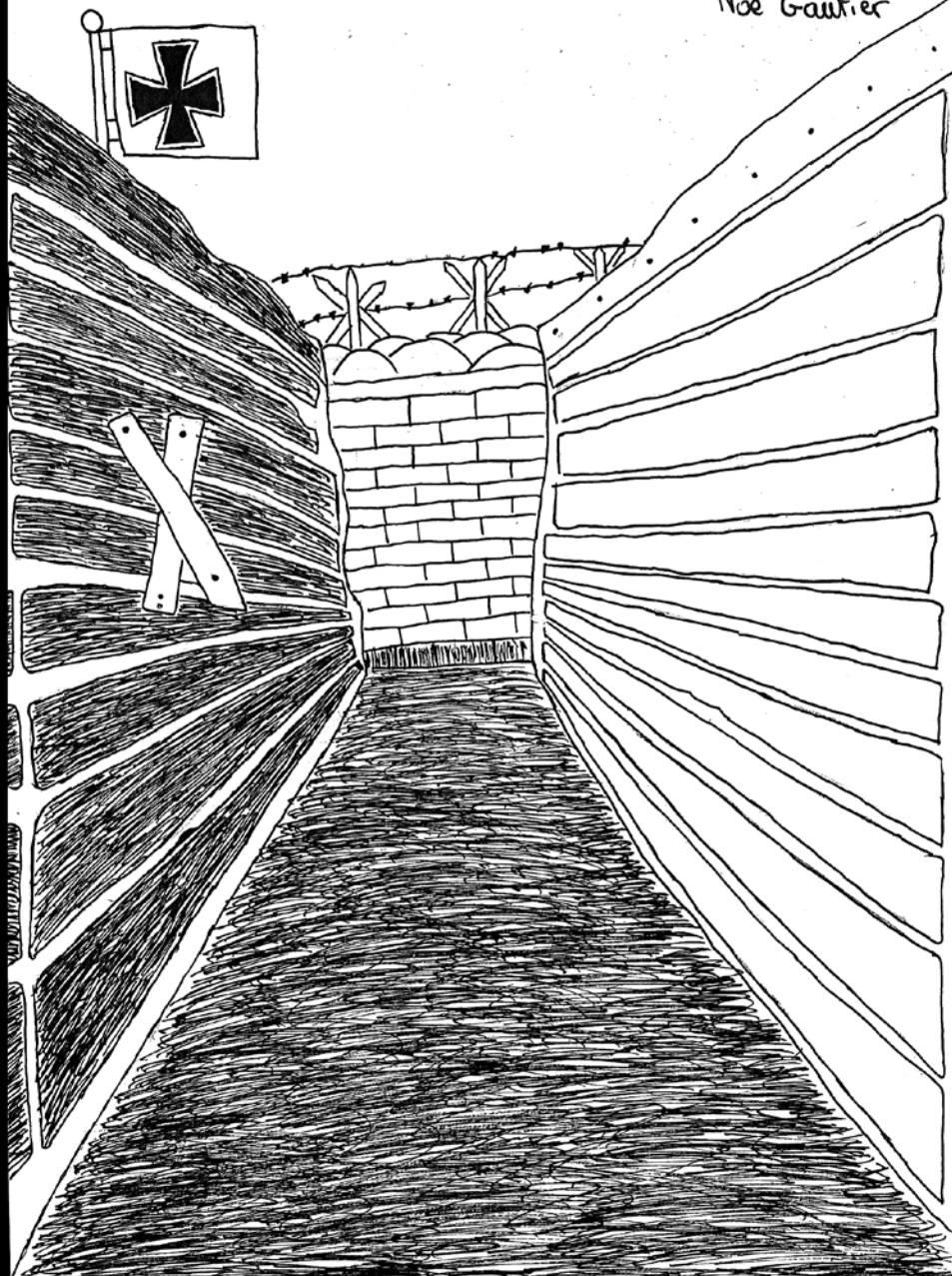
DEVANT NOUS, C'EST UNE BOUCHERIE.

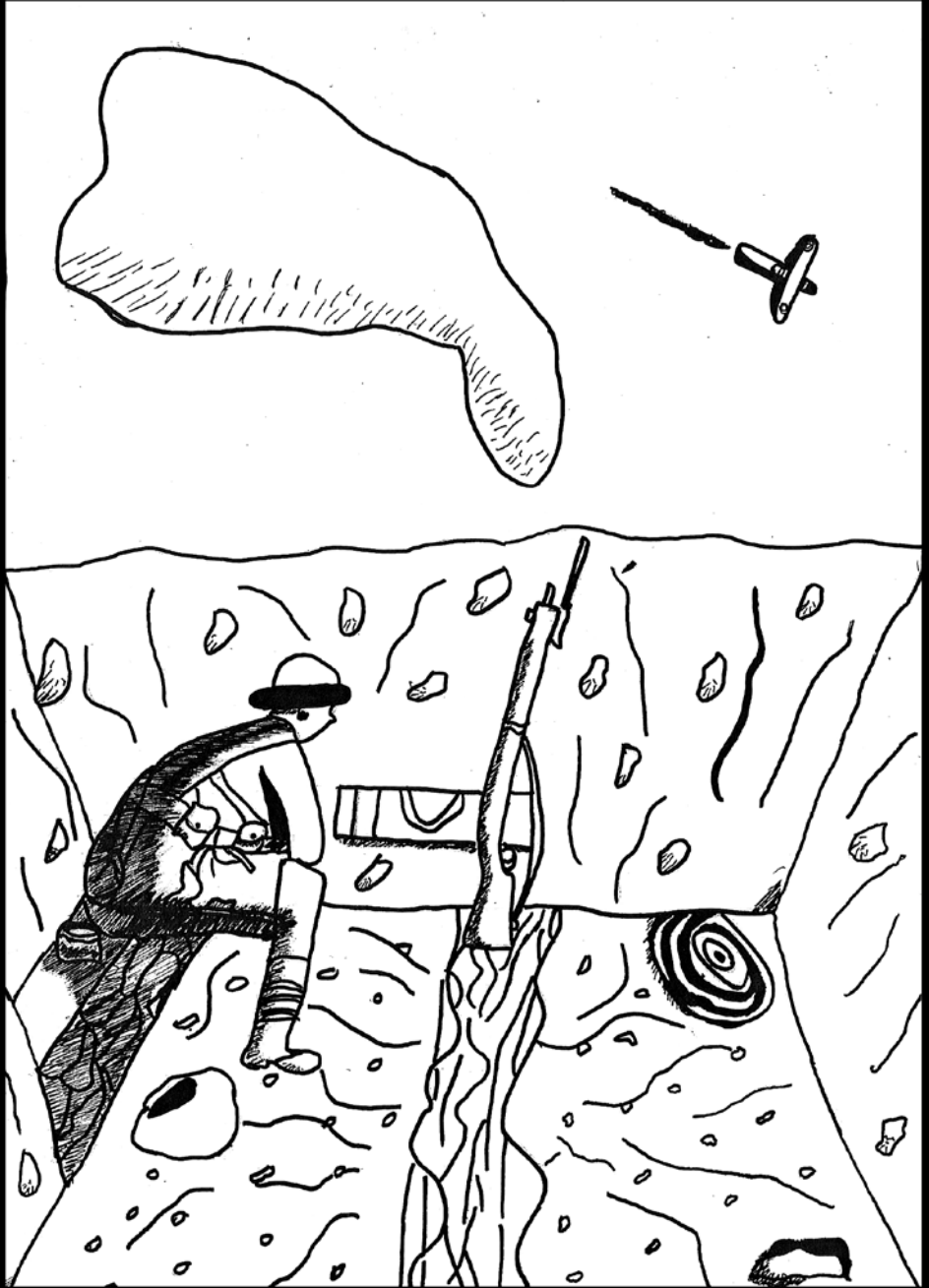
On marche, on tombe sur des cadavres. Que des explosions d'obus, partout. On essaie de trouver un gourbi. J'entends le bruit d'un des nôtres qui s'est fait tuer. On récupère le corps, on part, on s'abrite... Je ne vois que la mort partout où je regarde.... Je ferme les yeux comme si ça allait tout faire disparaître.... Mais, non, c'est réel.... tuer, se cacher et survivre, c'est tout ce qu'on fait de nos journées... Je ne sais même plus quel jour on est.... ni le mois. Mais pour moi, finalement, tous les jours sont les mêmes...

CETTE CHOSE QUI REMUE DANS LA BOUE

Je marche sur le champ de bataille où des tas de cadavres gisent sur le sol. Il y a autant de morts français que de morts allemands. Quelque chose remue dans la boue. Je m'approche. Sous un corps, là, un soldat français. Mon ennemi. Je dois l'abattre mais je n'y arrive pas, j'ignore pourquoi. Je le porte sur mes épaules, et je l'emmène dans un endroit à l'abri.

Noé Gautier





ULRICH ET UN SOLDAT INCONNU

Là, au milieu de la boue et des cadavres, je vois un corps encore en vie. C'est un Français, un ennemi. Je sors mon arme pour le tuer. Mais il me regarde et il a les yeux de mon petit frère....

AVEC LES RATS ET LE FROID

Je suis dans les tranchées depuis six mois avec les rats et le froid. J'ai perdu mon meilleur ami, Ulrich. Je le cherche parmi les cadavres mais ça ne mène à rien. J'ai peur. Je suis seul. Quand cette guerre va-t-elle cesser !

DERNIERS MOTS DANS LA MITRAILLE

Il fait froid. Le front est déjà plein de morts, de balles. Comment va le bébé ? Et toi maman, tu tiens le coup ? Nos cheveux sont infestés de poux. On s'enfonce dans la boue. Les balles fusent. Je cesse d'écrire. C'étaient sans doute mes derniers mots.

DES RATS, ENCORE DES RATS

Des rats courent partout, on est couverts de totos. On ne mange que quand on a le temps ou le courage. La boue nous monte jusqu'aux genoux. On ne boit plus d'eau, juste du pinard, ça nous fait oublier l'horreur. Il y a des cadavres tout autour de moi. Et il pleut.

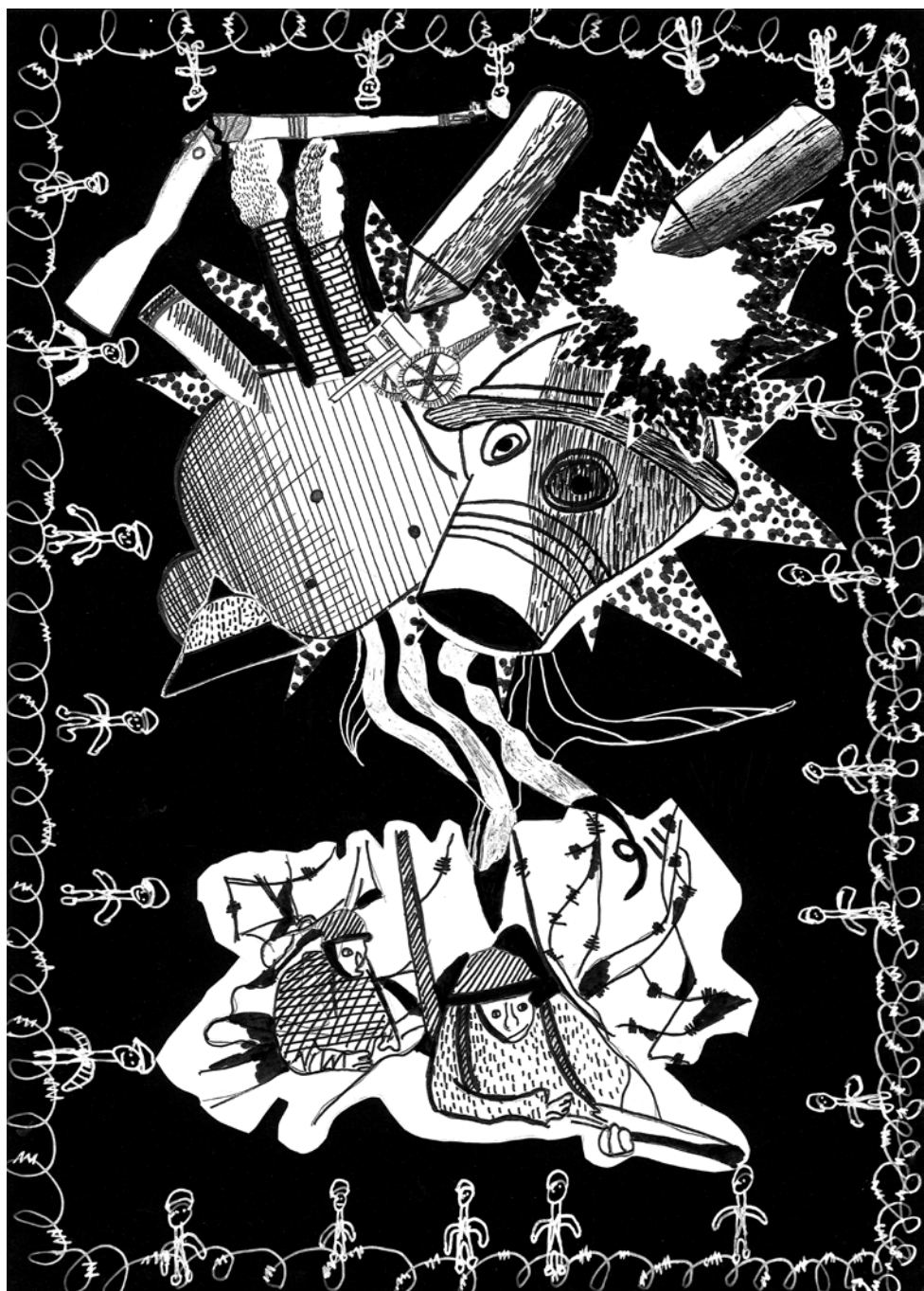
IL PLEUT DES OBUS

Hiver 1915

Un camarade en prend un sur la tête. Son corps est éparpillé de partout, ses membres volent dans tous les sens. On commence à devenir fous, mais il faut tenir le coup.

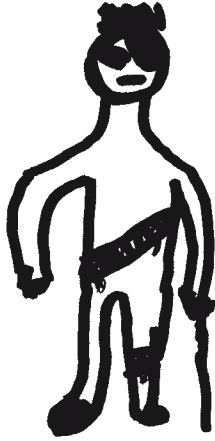
7H30 C'EST L'HEURE DU DÉPART.

On attend le sifflet et on part. J'ai fabriqué une échelle. Mon ami n'ose pas avancer. J'y vais. Mes mains et mes jambes tremblent. Je trébuche sur un corps. Les morts explosent comme les bombes.



IV

La vie à l'arrière



JEANNE EST RESTÉE AU PENSIONNAT

Je t'écris cher journal comme j'en ai l'habitude. C'est le printemps, il commence à faire chaud. Les journées sont longues, très longues. À l'internat, c'est toujours aussi vide. Je pense toujours à toi, à nos moments. Je n'ai pas de nouvelles. Cela m'inquiète tant. Mes habitudes ont changé depuis ton départ, je ne vis plus comme avant.

J'ai l'espoir que tu reviennes bientôt, même blessé, tu seras mon frère, Ferdinand.

JEANNE S'INQUIÈTE

Aujourd'hui, je t'écris Ferdinand pour te dire que pour nous ici, la vie continue. Je me sens seule sans toi. Je me suis fait une nouvelle amie dans le pensionnat. Elle s'appelle Sarah et elle a une poupée, Léa. J'adore jouer avec elles. J'espère que tu n'as pas trop froid. Je pense à toi, souvent....J'espère que tu m'écriras, parce que je ne reçois rien de toi...je me pose des milliers de questions..Tu es un héros, tu sais. Je croise les doigts pour qu'il ne t'arrive rien...sans toi, je n'ai plus rien. Surtout ne t'inquiète pas pour moi. On s'occupe bien de moi, tu le sais bien.

JE N'OSE PLUS T'ÉCRIRE.

Cela fait plus d'un mois que je ne t'ai pas écrit. Je suis désolée. Je n'ai pas eu le temps ou je n'ai pas eu le courage. Je relis encore cette lettre que tu m'as laissée au moment de ton départ. Je me pose tant de questions. J'ai si peur. Tu n'auras sans doute jamais cette lettre. Je ne t'oublie pas.

Ta petite sœur, Jeanne.

À GIGNAC, RIEN NE CHANGE VRAIMENT

Maintenant, ça fait six mois que tu es parti à la guerre. J'espère que tout se passe bien en ce moment, même si tu dois avoir très faim, très soif et très froid. Il faut que tu sois courageux. Je vois ta sœur de temps en temps, elle se porte bien, mais tu nous manques énormément. Chaque jour, je redoute de terribles nouvelles.

À Gignac, rien ne change vraiment. J'aime repenser à nos moments de rigolades, à nos balades en vélo...à tous nos souvenirs magnifiques...

Je me languis de ton retour ! Je suis rassurée : la maîtresse nous a dit que vous étiez bien logés. Tiens bon !

IL FAIT FROID DANS MON CŒUR

Il fait froid, très froid. Dehors. Et dans mon cœur. Je bêche, rebêche, encore et encore. J'ai froid aux mains malgré mes gants en laine. Et puis, je pense à Martin. Est-il encore en vie ? Cette idée me rend folle de rage et de haine. Un coup de pioche pour un coup de Boche ! Je frappe le sol. Un deuxième pour un Fritz ! Je les imagine tomber comme des mouches. Je pleure. Je regarde le trou que j'ai fait. Je pleure encore plus fort. J'en oublie le froid. Je vois Martin se débattre pour rester en vie. Je n'ai pas le droit de pleurer. Je dois être forte pour lui.

NOËL APPROCHE

Mon Martin,

Les minutes et les heures sont plus longues en ton absence. Le travail est dur, mais je m'en sors plutôt bien. Judith va bien. Elle a du mal à l'idée que tu ne rentreras pas pour Noël. Elle a peur pour toi et moi aussi je suis très inquiète. Les journaux nous parlent de vous, que vous êtes bien nourris. J'essaie d'y croire.

Je t'aime de tout mon cœur,
Sylvanie.

ET L'ENFANT GRANDIT...

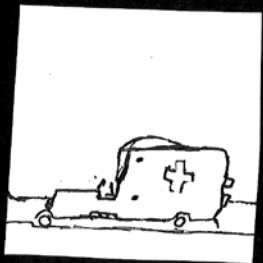
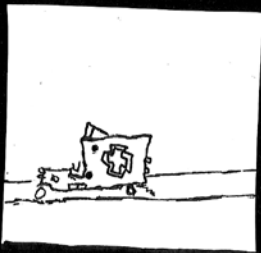
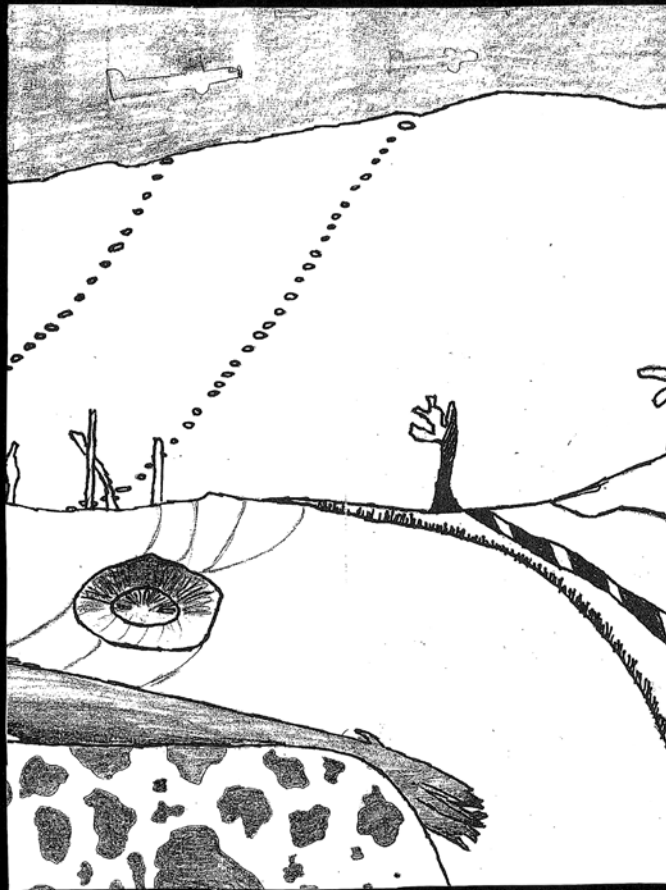
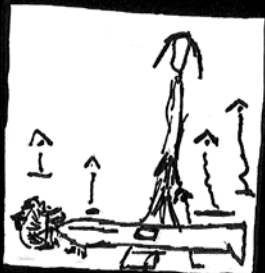
Voilà deux ans que je n'ai pas vu Martin. Il me manque beaucoup, c'est très dur sans lui. Je m'occupe de Pierre, chaque soir, je lui raconte une histoire et je lui parle de son père, ce héros.

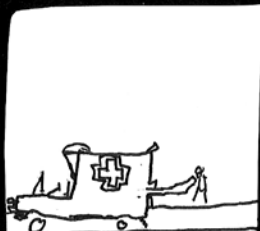
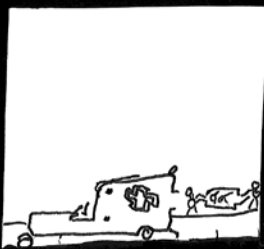
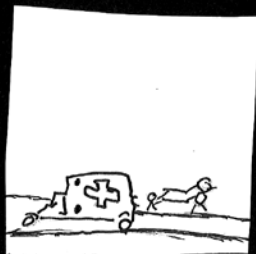
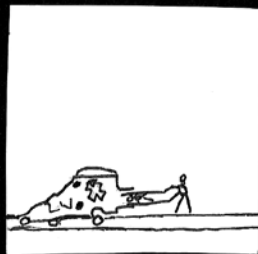
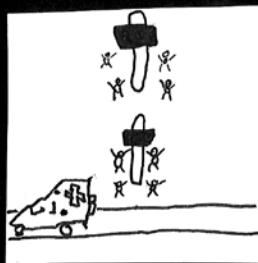
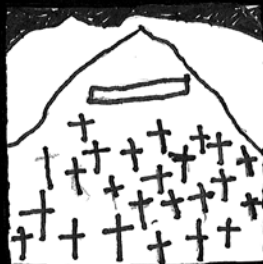
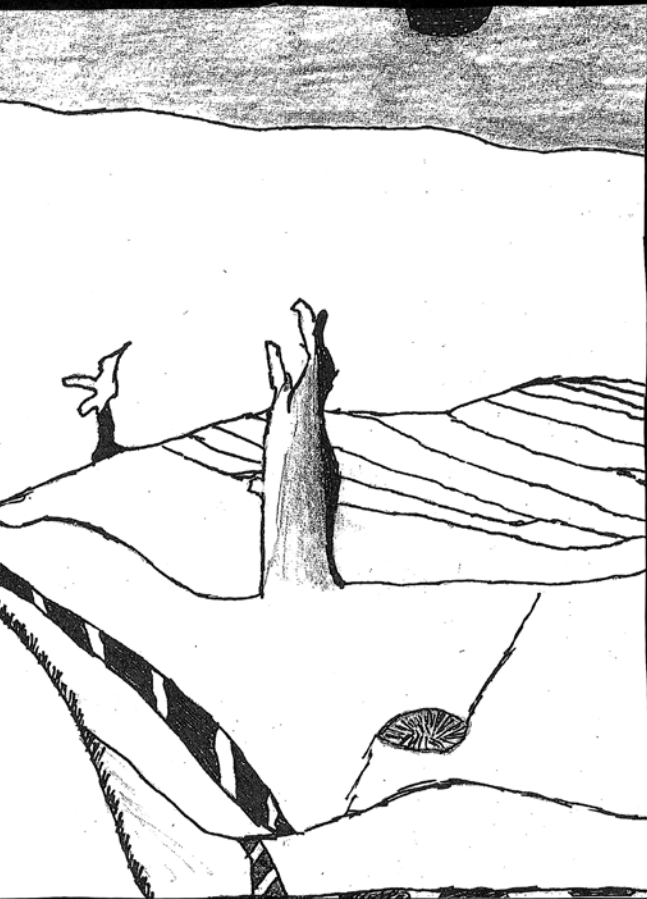
L'AMOUR N'A PAS DE PATRIE

Après tous ces mois sans lui, j'ai rencontré quelqu'un d'autre. Un Allemand, j'ose à peine le dire...Je pense toujours à lui, je me demande comment il va.

MATHILDE DEVIENT INFIRMIÈRE

Plusieurs mois se sont écoulés depuis le départ de Jean. Je me suis engagée en tant qu'infirmière pour tenter de le retrouver au front. Quand je passe dans les tranchées, emplies de corps inertes, avec leurs boyaux éparpillés, je cauchemarde qu'il est là, parmi eux...





V

Fin(s) de guerre



MES JAMBES RESTENT FIGÉES DANS LE SOL

C'était l'une de mes dernières batailles, car je savais que j'allais bientôt mourir. Parce que j'étais malade et que quand on est malade à la guerre, ce n'est jamais bon signe. Le sifflet résonne dans les tranchées, tout le monde sort, sauf moi, car j'étais trop fatigué. Dans ma tête, je me disais, allez, il ne te reste plus que quelques semaines à tenir et après tu rentreras dans ta famille. Mais non, mes jambes ne veulent pas....Elles restent figées dans le sol. Mon supérieur approche, il me menace, mais je ne peux pas y aller. Il me donne un coup de pied, je perds connaissance. On m'a mis en prison. Je sais qu'on m'attachera à un poteau et que mes compagnons tireront. Oui, demain, je serai mort.

MARTIN EST BLESSÉ

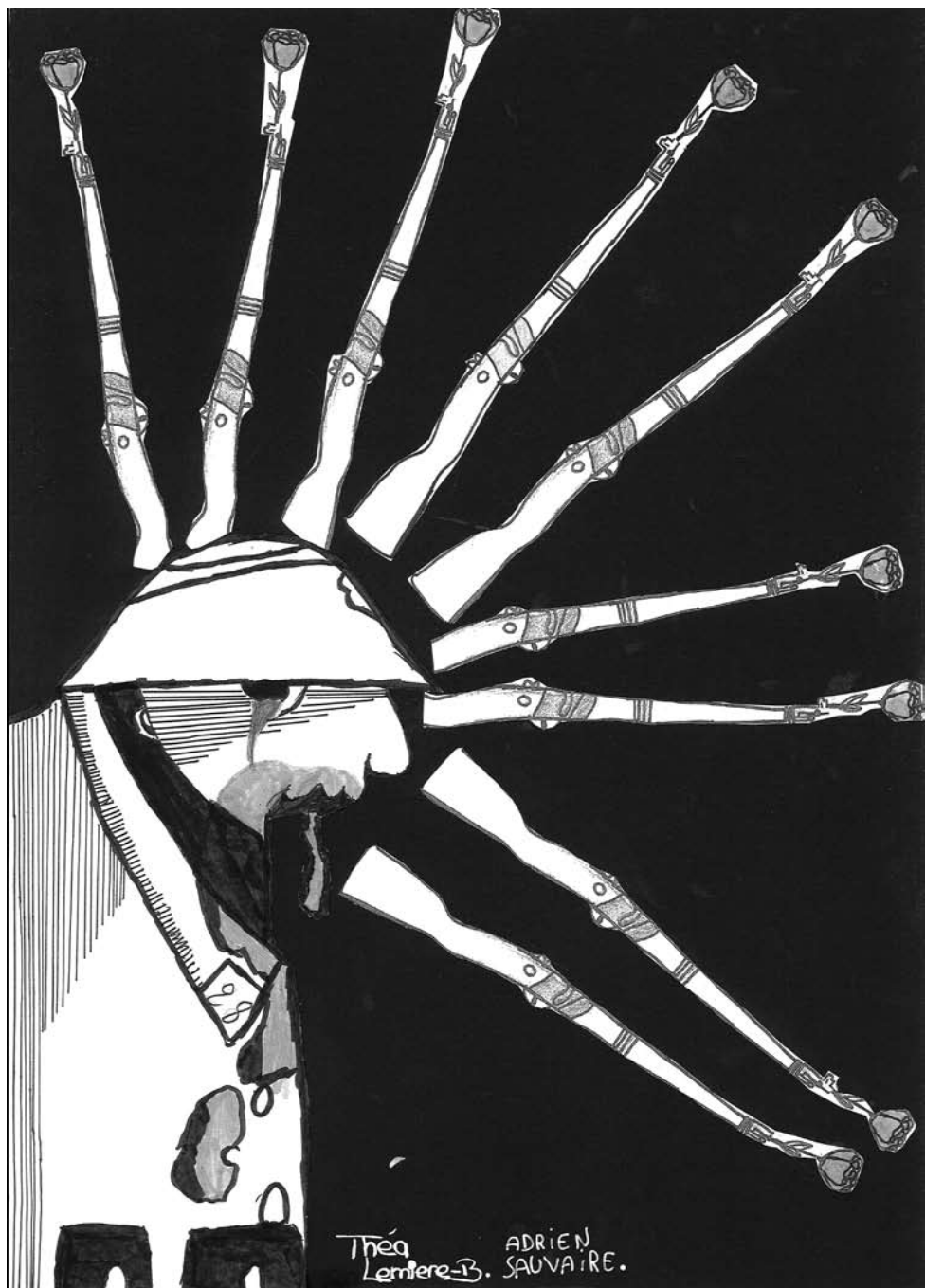
Le printemps est là. Les fleurs ont du mal à pousser avec tous ces morts qui s'entassent. Je t'écris cher journal depuis mon lit d'hôpital. Je suis là car je me suis fait amputer de la main droite. Il y a de cela trois semaines. J'ai reçu une lettre ce matin, une lettre venant de l'administration. Je n'irai plus au front. Je vais rentrer et je tremble de savoir comment Sylvanie m'accueillera.

MORT POUR L'EXEMPLE

Deux hommes attendaient devant la maison. Je savais que c'était pour toi. Nous avons le regret, ont-ils dit, de vous annoncer que votre fils a été exécuté pour l'exemple. Papa faisait partie du peloton d'exécution.

FUSILLÉ ET INNOCENT

Le verdict est tombé. Je vais être fusillé pour l'exemple. Mon crime ? J'ai été accusé à tort d'avoir tiré sur un officier du septième régiment. Je jure que je suis innocent. Je n'ai pas honte, j'en ai tué des hommes, des Allemands. On viendra me chercher dans peu de temps. Je pourrais essayer de m'enfuir, mais pour aller où ? Partout où j'irai, je n'oublierai pas la guerre.... Ils arrivent. Mourir au front ou fusillé ? Finalement, c'est le même résultat. J'essaie de retirer de ma face le plus de boue possible. Je voudrais qu'on se souvienne de mon visage. Celui d'un soldat ayant servi sa patrie jusqu'au bout...celui d'un innocent accusé d'un crime qu'il n'a pas commis...



Théa
Lemière-B. ADRIEN SAUVAIRE.

LES EXÉCUTIONS ALLEMANDES

Un camarade nous a dénoncés. Ils ont découvert Ulrich, notre ami allemand. Notre officier veut nous faire fusiller. Mon propre père sera dans le peloton d'exécution et devra tirer sur son fils.

AU BOUT, ON VA MOURIR

On part au combat, moi, Victor et mes amis. On y va comme des cons parce qu'on sait qu'au bout on va mourir.

MON AMI EST MORT

Dans le train du retour, je repassais les mêmes phrases en boucle. Je ne savais pas quoi faire : j'allais devoir leur annoncer la mort de mon meilleur ami, leur fils. Mais c'est la vie ! C'est la guerre, cruelle et horrible...

LE RETOUR DE MARTIN

De plus en plus de voitures sonnaient aux portes pour annoncer des morts. Sylvanie avait préparé le petit déjeuner quand on a frappé à la porte. Louis est mort. Egoïstement, j'ai surtout pleuré parce que je craignais qu'il soit arrivé quelque chose à Martin.

Je l'ai retrouvé plus tard. Amputé de la main droite. Il est en vie et il va pouvoir élever Mathilde.

LA LETTRE D'UN CONDAMNÉ

Cher journal,

Je t'écris pour la dernière fois. Demain, je serai fusillé. Je n'ai pas commis d'erreur. J'ai juste été trop humain pendant cette putain de guerre.

Je refuse d'être un mouton. Hier matin, je devais tuer un des nôtres, parce qu'il avait abandonné son poste. Mais j'ai refusé. Qui serait capable d'abattre un ami de patrie de sang-froid ?

LE SUICIDE COMME HORIZON

Aujourd'hui, c'est le dernier jour de ma vie. J'ai prévu de mourir. Ce monde ne ressemble plus à rien. Cela fait trois ans qu'on vit dans la guerre. Je n'en peux plus.

ANDRÉ PERD SON MEILLEUR AMI

Aujourd'hui, Richard sera exécuté. J'assisterai à sa mort. Physiquement, je suis là, mais mon esprit est ailleurs. Mes pensées s'envolent et me laissent seul, la tête vide. Quand le chef de tranchée cherche un volontaire pour partir dans le no man's land, je me désigne tout seul.

LA FIN D'UNE CORRESPONDANCE

Quand j'ai reçu cette lettre, une horrible douleur m'a brûlé dans la poitrine. Le soldat auquel j'ai écrit pendant tout ce temps est mort. Il a été tué par une balle perdue, ou par un soldat qui ne voulait même pas le tuer. À bas la guerre !

MORT PAR SOLIDARITÉ

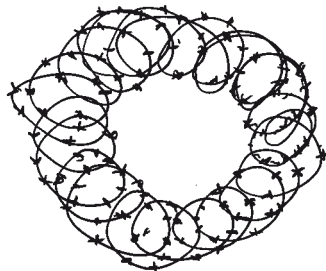
Jean était en plein milieu du champ de bataille. Il était touché, étourdi. Il était sous la menace des balles. Sans réfléchir, je me suis jeté entre lui et les abeilles allemandes. Jean a pu se cacher et finalement, il a été sauvé par les médecins. Moi, les Allemands m'ont capturé. Ils m'ont laissé pour mort dans un trou sans lumière où ils me servaient de l'eau croupie. Je suis restée dans cette prison jusqu'à ce que les Français les envahissent. Aujourd'hui, je suis jugé et condamné, pour trahison.

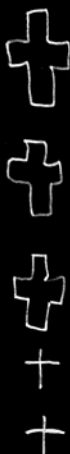
REVENIR MUTILÉ

Pour moi la guerre est terminée. Je n'ai plus de jambes. C'est tellement horrible de perdre ses jambes, je ne sers plus à rien...

PAUL EST MORT

Aujourd'hui, j'ai appris que mon fils Paul est mort dans un combat contre les Allemands. J'ai l'impression qu'on m'a arraché le cœur.





L'ESPOIR DÉÇU

Ce matin, j'ai reçu une lettre de mon fils m'annonçant qu'il s'était mutiné. J'ai eu l'espoir de le revoir mais en relisant la lettre, j'ai compris....

JE SUIS HEUREUX

Aujourd'hui, un assaut a été donné. On s'est jetés sur l'ennemi puis on s'est repliés et on est partis. Mes camarades m'ont évacué malgré les obus et les balles. Oui, je suis blessé, mais je suis heureux, je vais rentrer chez moi.

LE CHOIX DE LA DÉSSERTION ET DE LA HONTE

Je rentre du front. Mais je ne rentre pas chez nous. On me fusillerait si on me trouvait. Je déserte. Ma femme, je te plains, tu auras honte de moi.

LA CHANCE D'ÊTRE BLESSÉ...

Je viens d'apprendre que mon mari est blessé. Il s'est pris un éclat d'obus dans le bras. J'espère que ce n'est pas trop grave. Il va revenir à la maison, c'est formidable. Je suis heureuse, mais je sais que ce ne sera plus comme avant. Plus que quelques heures, ou quelques jours, et il sera là, près de moi.

CHOISIR DE SE BLESSER

Je suis exténué. Je n'en peux plus. Je veux arrêter de tuer des pauvres gens. Un ami me conseille de me tirer une balle dans le pied pour être évacué.

FOUTU ÉCLAT D'OBUS

Le retour a été dur à l'infirmerie. En ce moment, le nombre de blessés augmente à une vitesse folle.

Ça hurle dans le couloir ! Marianne, viens vite !

Je me précipite dans le hall. Ho ! Je vois le petit Ferdinand que j'avais rencontré dans le train pendant mon retour de permission. Le voilà qui dégouline de sang ! Je le prends sous l'épaule. Il ne bouge plus. Il murmure : « Maman, j'ai besoin de toi ». Je suis sa mère pour quelques instants. Ferdinand est mort à 17 ans à cause d'un foutu éclat d'obus.

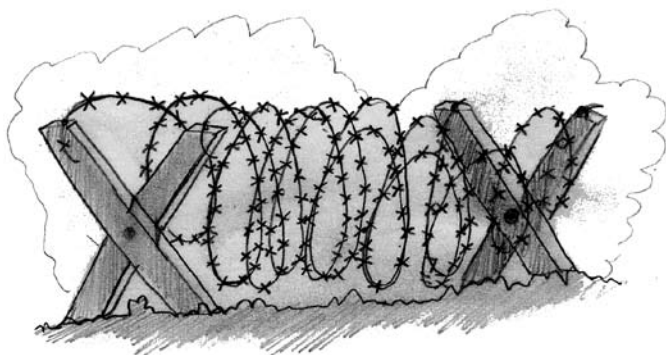
UN ORPHELIN EST MORT

Aujourd'hui Ferdinand, tu es mort d'un éclat d'obus dans l'épaule. J'ai reçu une lettre pour m'avertir, tout l'orphelinat est au courant. Tout l'orphelinat parle de toi, on me regarde comme si j'avais volé du pain.

Jeanne.

FIER D'AVOIR PROTÉGÉ SON PAYS

Je suis à l'infirmerie, mais je sens mes forces partir peu à peu. Une blessure tellement prévisible, mais qui me coûtera la vie. Je vais mourir, fier d'avoir protégé mon pays.



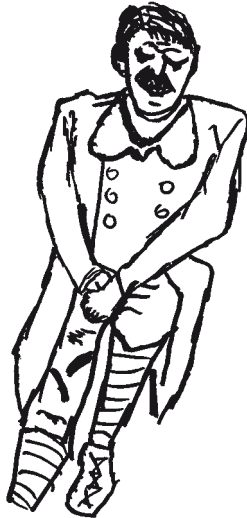
Avec la participation des deux classes de troisième C et F :

3ème C

Ateza William, Aubin Colin, Barral Matthieu, Bouchet Clara, Davillars Xéna-
ève, Delanoix-Bryère Morgane, Douay Laura, Ginestié Lucas, Jannuzzi Ilana,
Launay Matis, Leclerc Arthur, Legrand Léa, Lemiere-Burreddu Erwan et Théa,
Malanda Kathleen, Malherbe Mickaël, Mecibah-Salasc Adrien, Mougnot Lisa,
Munteanu Yonel, Parra Enzo, Poggi Lune, Rang Gwenola, Rivera éliot, Sauvaire
Adrien, Sauvion Clara, Tanguy Amandine, Verdeille Léa.

3ème F

Bérard Mathieu, Carcenac Maxime, Castenada éliott, Cimino Emma, Coustal
Thimothée, Delmas Thomas, Dujardin Yanis, El Mahi Mehdi, Fournier Tom,
Gauthier Noé, Guy Samuel, Happiette Axel, Hassani Wacima, Huc Estelle,
Lanthony Léa, Lara Bérénice, Laurent Chrisline, Leclainche Adrian, Malherbe
Manon, Martinez Lilia, Pascal Quentin, Pinède Florian, Roméro Dylan, Ruiz
Marina, Sanchez Lisa, Sliman Chaima.





**Qu'ils soient Français ou Allemands,
Qu'ils soient soldats ou civils,
Qu'ils acceptent ou non,
Ils ont tous enduré une chose commune , « La Guerre »
Pendant la guerre de 14-18, ils ont tout perdu des
éléments précieux,
Hommes , Femmes, Enfants, ils y ont tous participé,
Par des fragments de vie, ils racontent leur histoire
En du front à l'arrière, des habitations à la destruction
La guerre a fait de l'Homme un ennemi de l'humanité
14-18, une guerre de cons.**

